

L'autogestion, C'EST PAS DE LA TARTE !

**Quelques réflexions sur la pratique
de l'autogestion, et sur le fonctionnement collectif...**



Cette brochure n'est pas une production du GARAS mais nous trouvons intéressant de diffuser les réflexions qu'elle contient. Nous avons pris quelques libertés dans sa présentation.

Notamment, le titre d'origine était « Pour des collectifs totalitaires », mais nous avons pensé qu'il pouvait prêter à confusion.

Groupe GARAS de Tours

Les réflexions qui suivent sont nées de pratiques de divers collectifs et lieux autogérés dont nous avons fait partie ou que nous avons rencontrés. Elles sont nées de discussions et de confrontations, c'est-à-dire toujours de manière collective. Elles aboutissent ici à une vision des choses – la nôtre – qui aspire à être totale, qui fait semblant de tout comprendre, tout en assumant sa subjectivité.

S'il est beaucoup question de **squats**, c'est que cette pratique nous est familière et a pour nous une **dimension politique forte**. Nous espérons toutefois que ces quelques réflexions dépassent ce cadre et puissent alimenter celles d'autres types de collectifs.

Nous avons construit ces textes de manière **thématique et synthétique**, pour une meilleure lisibilité, et si nous pouvons paraître pédagoges, c'est que nous le sommes simplement avec nous-mêmes, ça nous aide, on est des gens totalitairement méthodiques. Les citations proviennent de personnes avec qui nous avons discuté, ou bien d'autres textes que nous avons nous-mêmes écrits (nous avons une tendance à l'auto-référence proche de l'auto-congratulation béate, c'est bon pour le moral).

Nos écrits n'apportent rien de nouveau. Ils ne font que poser sur du papier les réflexions vagues et flottantes que nous échangeons sans arrêt entre gens qui vivons des expériences d'autogestion. Nous avons l'impression qu'en agissant ainsi, nous pouvons faire le point sur tous ces questionnements, pour ensuite **mieux les approfondir**. Et cette deuxième étape, partant de situations concrètes, est sans doute la plus importante : de nouveaux raisonnements, des récits d'aventures, des expérimentations...

Nous lançons un **appel à contribution**... Nos textes sont inachevés, ils ne sont que des supports à dialogues et à théorisations intergalactiques, nous comptons les alimenter au fil de nos découvertes et discussions. N'hésitez surtout pas à les alimenter vous aussi, et **ils seront encore plus collectifs**.

Enfin, nous essayons de recenser les écrits qui existent et détaillent les différents thèmes abordés dans cette brochure, et d'en donner les références à la fin de chaque chapitre. Cette **bibliographie** est encore peu fournie mais elle le sera davantage avec votre aide... En attendant, les textes ainsi répertoriés sont disponibles dans beaucoup d'infokiosques, s'ils ne le sont pas dans celui de votre ville, ils le sont en tout cas à Grenoble : n'hésitez pas à les demander. L'adresse est en péril, comme celle de tout squat : 10 traverse des 400 Couverts, 38000 Grenoble. Il est plus sûr d'écrire à iosk@inventati.org.

Comment articuler réflexion, action et ressenti ?

OÙ IL EST QUESTION DE NE PLUS ÊTRE BANCAL-E DU CERVEAU

Cette question d'articulation peut sembler un peu schématique, mais elle nous paraît centrale et trop souvent laissée de côté.

Elle est le sens même de notre démarche et apparaît en filigrane derrière tous les domaines de notre quotidien, derrière tous nos positionnements (concernant par exemple la spontanéité, la spécialisation, la communication...).

C'est la raison pour laquelle nous avons choisi d'entamer nos écrits par cette idée.

(La dimension du ressenti nous semble présente dans notre cheminement mais moins dans nos textes : nous n'avons pas encore pris le temps de la poser vraiment par écrit... et c'est peut-être révélateur)

Dans certains lieux/collectifs :

- **La réflexion** est dévalorisée
 - “ Nous on n'est pas des universitaires, on ne théorise pas la politique, on la vit, on la met en actes ”
 - “ Réflexion = branlette intellectuelle ”
- La réflexion n'est pas prioritaire : elle est bouffée par un quotidien surchargé (actions, événements dans le lieu), on oublie de lui accorder de la place et du temps. Souvent, par exemple, on zappe les bilans de nos actions, de nos projets...
- L'effort collectif se concentre sur l'action. Par exemple, les réunions (le moment collectif de discussion et de décision) sont consacrées aux actions, et beaucoup moins aux réflexions. La réflexion est parfois très poussée, mais toujours reléguée au niveau individuel, ou inter-individuel : un statut inférieur.
 - “ Le gros problème dans notre squat, c'est un problème de pouvoir [et beaucoup en sont conscient-e-s]. Et le monstrueux problème, c'est que ce gros problème, on le pose jamais collectivement. ”

La réflexion collective est un regard, un retour, sur ce qu'on vit et fait ensemble. Elle permet d'en prendre conscience, de le remettre en cause, et de le changer collectivement.

“ Merde on est pas que des bras, des ventres et des sexes, on est pas que des cerveaux non plus, on est des êtres complets et on veut l'être toujours plus. On aime pas la réflexion sans action. On aime pas l'action sans réflexion. On veut pas oublier nos ressentis, nos émotions. Notre démarche politique, c'est justement l'articulation entre tout ça. On a pas l'impression de se branler la cervelle quand notre pensée naît d'une pratique quotidienne et revient l'alimenter, quand y'a un contact, un aller-retour, entre théorie, pratique et émotions. ”

Comment articuler individualité et collectif ?

OÙ IL EST QUESTION DE NOS PEURS D'ÊTRE ENCHAÎNÉ-E-S

- **Dimension individuelle = liberté ?**

“ Je me suis longtemps battu contre les lignes collectives, pour les envies et les désirs, contre les contraintes ”

- **Dimension collective = force ?**

Une position collective, un désir collectif, sur des projets d'un squat, décuple les avancées...

- En quoi le collectif peut-il être oppressant pour l'individu ? Est-ce une sensation d'être noyé dans la masse, de ne plus exister par soi-même ? Est-ce le sentiment de manquer d'espace (d'expression, d'action, de réflexion...), de ne plus avoir de temps pour soi ? Est-ce une fatigue ?

- En quoi le collectif implique-t-il une envie de consacrer des efforts à la communication, aux échanges de savoir ?...

Par exemple, le dialogue implique une certaine bonne volonté : vouloir creuser nos relations, nos positions individuelles, nos désaccords, nos confrontations, pour chercher ce qu'on a en commun. Changer l'objectif de la discussion : non plus vaincre/convaincre l'interlocuteur, mais la comprendre/la rejoindre là où on peut... Chercher ce qui nous rapproche au moins autant que ce qui nous oppose...

- Un squat est un lieu collectif. Quand on squatte, est-on motivé-e par le lieu, par l'espace qu'on y trouve, ou par le collectif, et le projet qu'il porte ? “ Un squat en ville n'est pas un collectif, c'est juste un outil, un espace dont plusieurs gens ont besoin ”. Considérer l'espace comme plus important, est-ce considérer le collectif comme un simple moyen pour l'occuper, est-ce avoir une démarche individualiste ?

Comment lier la force du collectif et la liberté de l'individu, comment laisser la place à l'une et à l'autre ?

Est-il possible de construire des collectifs moins oppressants pour l'individu, qui ne reproduisent ni normes, ni clan, ni famille ?

Jusqu'où le collectif enrichit-il l'individu ? A partir d'où l'opprime-t-il ?

Qu'est-ce que l'individualisme ?

Est-ce le seul moyen de construire l'autonomie de l'individu au sein du collectif ?

Quel degré d'investissement dans un projet collectif ?

OU IL EST QUESTION DES ATTENTES ET DES RANCUNES ENTRE MEMBRES D'UN COLLECTIF

“ Se sent-on abandonné-e-s par ceux/celles qui se bougent moins dans un squat ? Est-ce que quelqu'un-e de très actif-ve peut se permettre de juger un-e autre “j'm'en foutiste ” et l'inviter à changer de comportement ou à se barrer ? Est-ce que l'inégalité des tâches accomplies est un respect de la formule “ à chacun-e selon ses capacités, à chacun-e selon ses besoins ” ou une porte ouverte à la présence de glandeuses professionnel-le-s ? Dans un lieu, organise-t-on les roulements de manière programmée ? Ou au fil des craquements nerveux de ceux/celles qui brassent le plus ? ”

Il semble y avoir des attentes entre membres d'un collectif à partir du moment où :

- on vise un objectif, même tout petit
 - on a envie/besoin d'agir ensemble, à plusieurs, on coordonne nos efforts, pour atteindre cet objectif
 - on n'a pas tou-te-s le même degré d'investissement (ce qui paraît inévitable : on n'a pas tou-te-s les mêmes priorités/motivations à la base). Par exemple, certain-e-s, occupé-e-s par leurs études, boulots... disent manquer de temps pour s'investir dans le collectif/projet
- On n'attend rien des autres, semble-t-il, quand on n'a pas d'objectif (quand on fait les choses juste pour le plaisir) ou quand l'objectif qu'on a, on peut l'atteindre seul, ou on estime le pouvoir.

On pourrait appeler les plus motivé-e-s “ **les moteurices** ” (ce qui implique qu'il y ait des suiveuseurs, avec elleux aussi leurs caractéristiques et oppressions propres) :

- les moteurices donnent les impulsions (essayent de motiver les autres, leur téléphonent pour leur rappeler les réunions/actions...)
- Illes s'impliquent beaucoup (sont à l'heure aux AG, parlent beaucoup en AG, “ travaillent ” tard...)
- Illes ont une vision globale du projet (alors que souvent les suiveuseurs ne s'impliquent que sur une partie).

“ Un projet collectif peut être découpé en tâches. Les gens moins impliqués sont peut-être ceux/celles qui assument simplement leur tâche. Les gens plus impliqués sont ceux/celles qui assument leur tâche, tout en gardant une préoccupation et une vision globales du projet, donc en assumant seul-e-s les imprévus, les interstices entre les tâches. Outre un partage équitable des tâches, faut-il un partage de la vision globale du projet ? ”

- Quand l'objectif commun n'est pas clair, illes font pression pour qu'il soit élevé, et se font traiter de perfectionnistes.
- Illes sont vite frustré-e-s (sentiments d'ingratitude, de trahison, d'abandon, de solitude).

“ Les coups durs viennent parfois quand on s'aperçoit que l'engagement des autres sur un projet ne correspond pas avec ce qui était annoncé. Quand on s'aperçoit qu'on se retrouve seul-e-s dans un travail dont le poids aurait dû être partagé, et qu'il est trop tard pour abandonner. Les coups durs viennent aussi quand on a le sentiment de s'engager sur un boulot pour les autres, pour le collectif, et que les autres ne reconnaissent pas ce boulot. ”

- Illes ont une sorte d'autorité morale. Difficile de leur dire qu'on est moins motivé-e qu'elleux. Leurs rancunes, suivant la manière dont elles sont exprimées, peuvent devenir des formes de pression sur les autres.
- Illes s'épuisent. Illes finissent par s'orienter vers des projets où illes peuvent fonctionner soit

seul-e-s, soit avec d'autres personnes qu'illes savent être aussi motrices.

Ces rôles seraient-ils inévitables, vu qu'ils reposent sur des différences de motivation à la base ? Ils sont sans doute au moins limitables, et sans doute peuvent-ils tourner.

Une manière de les limiter serait peut-être de s'accorder plus de temps, au début d'un projet, pour prévoir individuellement, et clarifier collectivement, les forces et le temps qu'on pourra lui dédier.

Dans les collectifs, on pourrait imaginer 3 styles de projets (ou plus...) :

Le projet clair

- Dès le début on se met au clair sur l'investissement que chacun-e est prêt-e à mettre dans le projet, et sur les objectifs communs qu'on peut dresser à partir de là.
- Ainsi l'objectif de départ est mesuré ; il prend en compte les besoins et disponibilités de chacun-e.
- Une telle méthode demande des efforts sur la conscience de soi, sur l'écoute des autres (communication) ; implique un brin d'expérience...
- Le respect des autres s'exprime en tenant ses engagements ; il est plus facile de tenir ses engagements quand ils sont clairement formulés dès le départ...

Le projet flexible

- On part du principe que les motivations, envies, disponibilités individuelles, sont fluctuantes, imprévisibles.
- Donc on est prêt-e-s à ce que les objectifs du projet changent en cours de route, on y est psychologiquement préparé-e-s et on ne s'en offusquera pas. On est prêt-e-s à rompre ou transformer le contrat moral de départ (dur pour l'ego...) qu'on passe avec soi, les autres membres du collectif, et l'extérieur (à qui on avait annoncé monts et merveilles).
- Cette méthode-ci implique des efforts, elle, sur la souplesse, la capacité d'adaptation, de détachement...
- Le respect des autres se situe dans la prise en compte de leurs envies et évolutions, dans l'absence de culpabilisation...

Une synthèse des deux projets précédents

- On part du principe que les efforts et les formes de respect des deux projets sont intéressants et importants.
- Le point commun aux deux projets, c'est la capacité à communiquer. Communiquer au départ du projet pour définir ensemble les objectifs, communiquer ensuite régulièrement pour redéfinir les objectifs au fil des changements.
- L'idée est de trouver un équilibre entre le respect du collectif (tenir ses engagements) (ne pas sacrifier le groupe à soi) et le respect de soi (s'écouter) (ne pas se sacrifier au groupe).

(voir aussi le tableau des chef-fe-s)

UN p'tit schéma sur un mécanisme qui se produit parfois, dans certains collectifs et dans certaines circonstances... vu sous un certain angle.

(⚠ ATTENTION !! UN

celui dont je fais partie

Le collectif propose une action qui ne me motive pas.

Je ne réponds pas. Ou je dis oui pour la forme.

La prochaine fois, je n'oserai plus dire non.

Finalement je participe pas.

Je réponds clairement que je participerai peu ou pas.

Le collectif s'énerve. Fait pression pour que je me plie.

Le collectif prend ma réponse en considération, et revoit ses objectifs à la baisse.

Je change de collectif!

Je participe à la hauteur de mes possibilités.

😊 Happy end. 🧚

schéma est un schéma, il manque plein de subtilités, et d'options imprévues... (un schéma c'est toujours incomplet. Et celui-ci particulièrement.)

vous-même. faites-en un mieux. (complétez-le)

7

Quel degré de présence sur le lieu ?

OÙ IL EST QUESTION DE "NON-PERMANENCE"

" L'excès du pouvoir de la présence physique, c'est quand une seule personne (ou une minorité) est toujours présente. Elle est la seule à voir et à vivre tous les moments de l'aventure collective (réunions, actions...) : elle en connaît et maîtrise tous les détails. Elle fait partie du collectif plus que quiconque. "

Questionnement :

- quels sont les enjeux de ce pouvoir ?
signifie-t-il que certaines personnes s'approprient le lieu ? qu'elles gagnent des responsabilités face au collectif ?
- comment éviter ce pouvoir ?
Sa remise en question va-t-elle de pair avec celle de la permanence, c'est-à-dire de la présence continue de personnes sur le lieu ?

Différentes attitudes face à la question du pouvoir de la présence :

- pour certains collectifs, il va de soi qu'il y ait des disparités au niveau de la présence, et que les personnes les plus présentes aient davantage leur mot à dire
- d'autres collectifs préfèrent limiter les disparités de présence (par exemple, en n'élargissant pas le collectif et son fonctionnement au-delà de la sphère des habitant-e-s, dont la présence est plutôt homogène et constante.)

D'autres collectifs encore remettent en cause ce pouvoir en rejetant la permanence, une notion qui pour eux est également liée aux logiques de sédentarité, de repli sur soi et de fermeture.

Voici certaines des pistes qu'ils expérimentent autour de la **non-permanence** :

- instaurer un roulement des habitant-e-s, même s'ils peuvent revenir régulièrement
- inciter le collectif et les personnes investies sur le lieu à participer à d'autres projets et à différentes formes de réseaux
- n'attribuer aucune pièce aux habitant-e-s de manière personnelle et fixe -> possibilité d'installation sur le lieu quand même, à condition de se construire un habitat autonome
- instaurer un mode de décision qui accorde un espace aussi important à chacun-e, quelle que soit la régularité de sa présence.
- garder une vigilance collective par rapport à ces principes : les formuler clairement et fréquemment.

Écueils quant à ces pistes :

- la non-permanence ne risque-t-elle pas de procurer un sentiment d'instabilité ? -> on ne sait pas qui sera disponible à moyen terme sur le projet : faut-il avoir une organisation béton avec des roulements pour savoir plus clairement sur qui on peut compter à quel moment et pour quoi ?
- cette non-permanence risque-t-elle d'amener à une certaine déresponsabilisation ?
- ➔ " je ne vis là que par intermittence, je ne suis pas très concerné-e "
- ➔ " j'ai participé à la décision, celles/ceux de l'intérieur se démerdent pour l'appliquer "
- les modes de décision peuvent-ils conduire à une forme de contrôle de celles/ceux qui ne vivent pas sur le lieu par rapport à ce qui s'y vit ?

Squatter, est-ce un travail ?

OÙ L'ON RÉALISE QUE PERSONNE N'EST À L'ABRI D'UN CERTAIN PRODUCTIVISME (SURTOUT PAS NOUS)

Le productivisme, en gros, ça voudrait dire faire une activité non pas pour elle-même, pour le plaisir de la faire, mais pour son résultat, son produit, son utilité.

- Avant tout il y a une notion d'accumulation. La quantité prime sur la qualité, on veut produire beaucoup avant de produire bien ou différemment (avec des rythmes ou des relations plus humaines...).
- Il y a ensuite un sentiment d'urgence, un rythme effréné. Ce qui compte c'est le faire, le produire, mais on ne prend jamais le temps de se poser la question du sens de ce qu'on fait.
- Il semble y avoir aussi une manière de retarder le bonheur : on oublie la satisfaction immédiate pour préparer celle qui est à l'aboutissement de l'activité. Sans doute un vieux reste de notre culture judéo-chrétienne du sacrifice (sacrifions nous aujourd'hui pour être plus heureux-se demain ; souffrons pour accéder au paradis...). Avec ce schéma-là, ne risque-t-on pas de ne jamais être heureux (on repousse toujours le bonheur à plus tard, style à la fin de mes études, puis à ma promotion, puis à ma retraite... et on s'épuise) ?
- Le temps " perdu " (où l'on traîne, sans but précis) serait-il celui de l'inventivité et du rire ?
- L'excès de productivisme fait-il de nous des êtres sérieux, sévères, frustrés, chiants, chiés ?
- L'extrême inverse nous mène-t-il à l'inactivité, la non-résistance, la mort rapide, l'attitude spectatrice ?

Si certain-e-s d'entre nous squattent, c'est pour échapper au travail, à la logique du productivisme absolu. Pour savourer nos vies davantage. Pour tenter des prémises de nos sociétés rêvées.

- Aurait-ce du sens que de se comporter dans nos squats de manière aussi sombre qu'au boulot ?
- Et n'avons-nous pas justement tendance à reproduire la logique productiviste dans plusieurs domaines: l'activisme par exemple, où le résultat (rameuter des nouveaux/elles, accroître le nombre de convaincu-e-s et de militant-e-s) prime parfois sur le plaisir (faire une action drôle, passionnante, prendre son pied en militant...)?
- Un deuxième exemple c'est la vie publique d'un squat : préfère-t-on multiplier à tout prix les activités (pour montrer que le lieu est super vivant) ou les limiter et en choisir les meilleures (les plus jouissives, les plus belles) ?
- Un dernier exemple c'est la survie du squat : préfère-t-on se battre pour que le squat dure (on cherche l'efficacité) ou en profiter (en faire un lieu de vie intense et sublime) ?
- Dans nos luttes, nous nous fixons 1000 échéances que nous enchaînons à toute allure... En voulant tout faire, ne faisons-nous tout qu'à moitié ? N'oublions-nous pas de réfléchir pourquoi et comment nous faisons ce que nous faisons ? N'est-ce pas une manière de faire qui nous frustre, nous vide, plus qu'elle ne nous construit ? N'ajoutons-nous pas de l'urgence à celle dont l'Etat se sert pour nous réprimer (procès, expulsions...) ?

Pourquoi cherchons-nous à être productives ? Par éducation ? Par sentiment d'urgence ? Par perfectionnisme ? Par peur de ne pas trouver notre place, d'être inutiles ?

Faut-il être " utile " pour trouver sa place ? Qu'est-ce qu'être utile ?

Pouvons-nous mélanger plaisir et productivité ?

Le plaisir procuré par une action, une réflexion, est-il aussi une forme de productivité ?

Une activité réalisée avec plaisir est-elle productive sur d'autres plans ou par d'autres biais ?

Autres textes à ce sujet :

- Brochure " Abandonnez l'activisme ", 1999

La spontanéité : un choix ? Un poids ? Une chimère ?

OÙ L'ON SE FAIT PLAISIR AVEC UN JOLI TABLEAU

La spontanéité...	...ses limites...
- Si chacun-e de nous suit sa spontanéité, la vie en collectif n'est-elle pas plus simple ?	- Ne constate-t-on pas que les fonctionnements spontanés marchent bien seulement dans des collectifs "vieux", expérimentés ?
- Le fonctionnement autogéré spontané n'implique-t-il pas un réel changement intérieur, de mentalité et de culture ?	- Ne doit-on pas se munir d'outils pour se créer une nouvelle spontanéité, une nouvelle culture ? -> on ne se libère pas facilement et rapidement de l'éducation à une spontanéité capitaliste et compétitive.
- Les règles ne nous déresponsabilisent-elles pas ? Ne sont-elles pas un frein à la prise d'initiative ?	- La formalisation de règles, si on ne les sacralise pas, ne peut-elle pas aider à la prise d'initiative ? -> elle permet de rendre les manques et problèmes visibles -> prise de conscience et autonomie effective des individu-e-s
- L'immersion au sein d'un groupe qui a acquis une nouvelle spontanéité n'est-elle pas la manière la plus intéressante pour se remettre en question ?	- Le danger de cette immersion n'est-il pas d'intégrer cette spontanéité par norme, sans en comprendre le cheminement et sans l'intégrer en nous ?
- Exprimer sa spontanéité, n'est-ce pas rester fidèle à soi-même, n'est-ce pas s'affranchir des chef-fe-s et des influences ?	- Quand nous sommes dans la spontanéité, sommes-nous vraiment égaux ? Ne nous laissons-nous pas fasciner par celles/ceux qui dégagent plus d'aisance, de puissance ? Ne tombons-nous pas dans un certain mimétisme / suivisme ?
- La spontanéité n'est-elle pas une dynamique vitale pour le collectif ?	- La spontanéité n'engendre-t-elle pas un flou sur le fonctionnement du collectif, d'où un manque de compréhension et un fort individualisme ?
- La spontanéité n'est-elle pas une manière de libérer son énergie, en évitant de la brimer par trop de questions ?	- Si on ne mesure pas bien les tenants et aboutissants d'une décision, qu'on ne se coordonne pas, et qu'on agit spontanément, n'est-ce pas une perte d'énergie ?
- N'est-ce pas beau d'agir spontanément à plusieurs, en se comprenant sans avoir besoin de se parler ?	- L'action spontanée semble magique, mais ne repose-t-elle pas sur des accords tacites et des non-dits ?...
- L'action spontanée suppose-t-elle des petits groupes informels qui travaillent ensemble, de manière plus libre et affinitaire ?	- Si l'entente ne se fait pas de manière spontanée, ne risque-t-on pas d'y renoncer et de faire les choses de son côté, de manière individualiste ?

Autres textes sur le sujet :

- " La tyrannie de l'absence de structure " Jo Freeman

Quelle répartition des tâches ?

OÙ JUSTEMENT ON FAIT L'APOLOGIE DES JOLIS TABLEAUX

Comment répartir les tâches quotidiennes dans le collectif, en respectant les envies et disponibilités de chacun-e (partage égalitaire des tâches chiantes...), en évitant les spécialisations (les filles à la cuisine, les mecs au bricolage...)?

La répartition des tâches n'est-elle pas un domaine concret où se jouent les différentes visions d'une vie en collectif, les tensions entre individus, les luttes de pouvoir, etc. ? Le nombre de projets collectifs qui se sont cassés la figure sur des histoires de vaisselle, et sur les rancunes qui ont suivi, n'est-il pas surprenant ? (quand on nous demande " pourquoi ça s'est terminé ", on a presque honte de le raconter tellement ça paraît un détail : peut-être que ce n'en est pas un...)

N'y a-t-il pas des tâches plus valorisantes que d'autres ? Suffit-il de se répartir équitablement leur somme ?

Différents lieux, différentes personnes, différents systèmes de gestion des tâches :

- Un tableau répartit les tâches. Les gens s'inscrivent en début de semaine sur les tâches qu'elles s'engagent à faire ou sur les espaces collectifs dont elles prennent la responsabilité.
- Un tableau rappelle les tâches à faire mais on ne s'y inscrit pas : on ne s'en sert que comme aide-mémoire.
- Un tableau répartit les tâches, mais seulement à certaines périodes. Il disparaît quand chacun-e participe spontanément, et quand personne ne se sent lésé. Il réapparaît quand il y a des problèmes (crasse, vaisselle qui s'entasse,...)
- Aucun tableau des tâches : investissement spontané, chacun s'investit selon ses envies et ses disponibilités

L'intérêt d'un tableau qui répartit les tâches :

- Sa création implique des discussions collectives sur la fréquence des tâches, sur les degrés limites de saleté, etc. -> on sort du non-dit à ce sujet-là
- Il donne une vision d'ensemble des tâches à faire : il permet la prise de conscience, par chacune, des besoins de la vie collective
- Il rend le fonctionnement interne compréhensible, facile d'accès : les gens de passage ou les nouveaux arrivant-e-s peuvent s'y intégrer plus rapidement
- Il rend le fonctionnement interne explicite, donc plus facilement changeable
- Il n'assure pas seulement la réalisation des tâches, mais aussi son roulement égalitaire entre les différentes personnes
- Il évite la culpabilisation : l'investissement de chacun-e dans les tâches quotidiennes est clair et décidé en accord avec le collectif.
 - ➔ on sait quand on a fait sa part
 - ➔ on ne peut faire de reproches déplacés aux autres.

Dans quel système de répartition des tâches ressent-on une plus grande **liberté** ?

- " je me sens plus libre dans un fonctionnement spontané : il respecte davantage mes états d'esprit ou de fatigue momentanés... Je ne peux pas prévoir une semaine à l'avance à quel moment j'aurai envie de nettoyer la pièce commune. Par contre, dans un bon jour, je peux réaliser beaucoup plus de tâches que ce que j'aurais fait si je m'étais inscrit quelque part. "
- " je me sens plus libre si je me suis inscrite sur un planning : cela me permet de gérer mon temps, d'être au clair avec d'éventuelles attentes collectives, d'être plus à l'aise dans un quotidien sans suspicion mutuelle. Et si je déborde d'énergie, rien ne m'empêche d'en faire plus que prévu. "

Pourquoi reproduisons-nous des normes ?

OÙ IL EST QUESTION DES SQUATS QUI POURRAIENT CONSTITUER UN CERTAIN GHETTO

Que signifie établir une norme ?

En quoi ces normes sont-elles un moyen de pression du collectif sur l'individu ?

En quoi sont-elles une traduction de notre besoin de reconnaissance, de notre recherche d'identité ?

En quoi sont-elles excluantes ?

Nous affranchissons-nous vraiment des normes de la société que nous critiquons ou ne faisons-nous que les reproduire ?

Comment rester vraiment ouvert dans une réflexion politique critique et non plus normée ?

Pour nous, une norme c'est un comportement, un schéma, reproduit sans conscience, sans réflexion et sans choix.

Dans les squats aussi, nous reproduisons des normes, y compris celles de notre société :

- look vestimentaire, esthétique, " folklore punk "... à la place du tailleur/costume ou jeans/baskets
- attitude dure, forte, virile, insensible, " on est des warrior-e-s ", rejet de la fragilité... comme l'attitude " masculine " imposée au quotidien par le système patriarcal
- attitude de spécialiste " je sais tout faire, j'ai tout réfléchi, je me suis totalement déconstruit, toi t'es qu'un p'tit jeunot "... comme l' attitude compétitive et rentable exigée par le système capitaliste
- Avons-nous besoin de normes pour nous **protéger** et nous rassurer face à la société ? N'est-ce pas créer une sorte de ghetto ? Ce modèle correspond-il à nos aspirations ?
- Ce ghetto, avec ses normes, implique-t-il une forme de **sélection**, de fermeture, de préjugés ? -
> Il faut montrer qu'on intègre ces normes. Si l'on n'y correspond pas au premier coup d'œil, on ne suscite qu'indifférence, voire rejet. Il faut gagner sa place. Il faut être infaillible.
- N'est-ce pas une manière de nous isoler nous-mêmes, de nous **marginaliser** et de rester minoritaires ?
- N'est-ce pas faire le jeu du système tant dénoncé que de **garder en nous-mêmes** certaines de ses normes, que de reproduire des comportements normés, que de rester crispé dessus, en défense ?

Il semble difficile de se libérer de normes quand :

- on est persuadé de ne pas en avoir
- on ne tente pas d'observer nos comportements, d'en comprendre le sens, de les choisir consciemment.

Autres textes à ce sujet :

- " Guia practica para la clonacion de " enrolla=s " (Manual del hombre/mujer-pegatina. La pseudorrevolucion al alcance de tod=s)", 2000, brochure en castillan, manuel satyrique pour s'intégrer dans les milieux alternatifs.

Quelle ouverture sur l'extérieur ?

OÙ IL EST QUESTION D'EN SORTIR, DE CE GHETTO-SQUAT

En quoi l'ouverture est-elle une nécessité pour qu'un collectif respire, se renouvelle, conserve sa dynamique ? En quoi la cohésion d'un collectif sur des bases politiques ou affinitaires claires constitue-t-elle également une dynamique ? En quoi cette cohésion peut-elle être une sorte de fermeture sur l'extérieur ? Y a-t-il incompatibilité entre ces formes de dynamique ?

En parlant d' " ouverture ", nous voulons parler d'ouverture sur l'extérieur, sur d'autres milieux, d'autres collectifs, de rupture du ghetto-squat.

* au niveau des **activités** dans un squat, voici différents exemples de différents lieux

- squat peu ouvert au public, car les habitant-e-s sont préoccupé-e-s surtout d'y construire une vie collective
- activités publiques surtout menées par les non-habitant-e-s
- pas d'espace spécifique pour la participation de non-habitant-e-s

→ Quelle attention accordons-nous à l'organisation de l'espace dans un lieu ? Sommes-nous conscient-e-s de ce qu'elle amène ? Comment la concevoir et se donner les moyens de l'appliquer ? Permet-elle l'implication de personnes extérieures dans le lieu ? Le rend-elle accessible au " public " ?

→ Le risque des activités publiques n'est-il pas de se situer dans une nouvelle forme de consommation : le squat fournit des biens de consommation (culturels, contestataires,...), le public reste dans une attitude consommatrice...

→ A-t-on envie de chercher la reconnaissance d'un public qui viendrait mater comment les squatteuses vivent ?

* au niveau des rapports avec le **voisinage**, différents exemples de différents lieux

- très bons contacts avec le quartier -> bouffes de quartier, friperie... -> ces contacts peuvent être facilités par des coups de mains aux voisin-e-s, par exemple -> nouveaux rapports, les squatteuses ne sont plus perçu-e-s comme des parasites
- les squatteuses ont un bon contact avec le quartier parce qu'ils y étaient locataires avant d'y squatter, et qu'ils en connaissent bien les habitant-e-s.
- peu de contacts avec le quartier -> celui-ci conserve une image du squat très négative et peut même aller jusqu'à faire signer des pétitions contre le lieu -> les squatteuses conservent une attitude lucide, pessimiste, voire défiante face aux voisin-e-s

→ Souhaite-t-on tisser des liens avec les voisin-e-s qui vont au-delà de simples civilités ?

→ Est-ce intéressant de s'ouvrir à un quartier hostile lorsqu'on se revendique en contestation ? Est-il plus facile et plus agréable de nouer des contacts avec le voisinage dans des quartiers populaires ? Faut-il arrêter de squatter dans les quartiers riches ?

→ En quoi est-ce intéressant d'arriver à entrer en interaction avec un quartier ? Comment le faire ?

→ Comment arriver à dépasser les stéréotypes et les incompréhensions, de part et d'autre ?

→ Le problème central n'est-il pas un problème de communication ? Peut-être faut-il développer des outils pour arriver à communiquer avec des gens qui vivent des réalités différentes...

* au niveau des liens avec les **luttons locales**, différents exemples de différents lieux

- le squat est un lieu de réunion pour des collectifs extérieurs -> problème de la disponibilité des habitant-e-s pour les accueillir, pour discuter -> ces collectifs consomment alors un peu le lieu comme une maison des assos
- les squatteuses ont été appelé-e-s par les habitant-e-s en lutte d'un quartier en danger de démolition à venir les soutenir -> elles s'installent dans les premières maisons expropriées -> problème de cohabitation et de coopération entre deux conceptions et formes de lutte finalement différentes
- peu de contacts avec le milieu militant local car pas de compréhension de leur part du projet

de squat

- est-il important de faire se rencontrer les autres luttes locales et la nôtre ? Si oui, comment le faire ? En nourrissant une vision globale de nos luttes ? En faisant du lieu une base arrière dont d'autres collectifs peuvent se servir ? Un outil commun ? Un lieu de rencontre " politique " ?
- comment garder du temps et de la disponibilité pour le dialogue avec différents collectifs politiques locaux, tout en faisant passer notre propre démarche politique, où la mise en pratique a autant de place que le discours théorique ?
- faut-il continuer à accueillir les réunions de ces collectifs quand il y a peu d'intérêt réciproque ?

* au niveau de l'**accueil**, différents exemples de différents lieux :

- dire aux arrivant-e-s qu'elles peuvent rester soit moins de 48 heures soit plus de 3 semaines -> pouvoir dépanner les gens de passage, et permettre à d'autres de connaître la communauté en profondeur -> se protéger en même temps des visites à la fois trop lourdes et trop superficielles.
- les gens de passage peuvent rester 48h, ensuite il y a rediscussion collective avec elles/eux pour savoir s'elles veulent/peuvent rester plus -> l'important est de se fixer des échéances claires par respect pour tou-t-e-s
- les personnes de passage sont " parrainées " par un-e membre du collectif, qui a envie de l'accueillir, lui explique le fonctionnement du lieu, se porte garant-e pour elle face au collectif, s'occupe de lui demander son départ si le collectif l'a décidé (évitant ainsi les situations de procès en assemblée).
- par principe, le lieu est totalement ouvert au passage.
- N'oublie-t-on pas parfois que tout le monde ne peut pas, n'a pas envie de vivre, de réfléchir et d'agir avec tout le monde ?
- D'un autre côté laisse-t-on vraiment aux arrivant-e-s la possibilité de s'intégrer au collectif ?
- Les collectifs peuvent-ils/doivent-ils fixer des limites à leur composition : nombre à ne pas dépasser, minimum d'affinité entre les personnes, etc. ?
- A force de nouveaux arrivant-e-s, le collectif parvient-il à se retrouver, à garder une cohérence ? Jusqu'où les arrivant-e-s peuvent remettre en question le projet initial ?
- Le passage excessif peut-il bouffer le collectif ? Il procure une grande fatigue et empêche les habitant-e-s de trouver le temps et l'espace pour se retrouver, mieux se connaître et savoir où elles vont ensemble. Mais il est également une richesse -> brassage, multiplicité et variété des rencontres et échanges...
- Un lieu ouvert laisse-t-il la place aux " profiteurs/teuses ", qui manquent de respect pour la vie collective ? Comment dire "non" ou "virer" des gens ? Quand ce problème n'est pas prévu/réfléchi collectivement, on en vient parfois à traiter les gens de manière arbitraire...

* au niveau des **personnes " fragiles "**

par leur santé (maladies, handicaps...) ; par leur âge (enfants ou personnes âgées) ; par leur psychologie (gens " paumés "...) ...

- beaucoup de gens paumés trouvent dans le squat un collectif/une tolérance/une liberté et s'y accrochent sans l'alimenter -> poids
- on ne veut pas reproduire les mêmes schémas excluants que notre société, mais a-t-on la capacité/volonté d'aider collectivement les gens à se trouver, à s'impliquer, sans tomber dans l'assistanat ?
- parfois on accueille des gens paumés par relents d'humanisme ; il est plus difficile que prévu de les supporter et de les accompagner ; on finit par les virer ; nous on culpabilise ; elles/eux restent aussi paumés qu'avant...
- une idée utopique (on en a besoin) : créer des lieux squattés un peu partout avec une priorité sur cette dimension d'accueil, même si cette préoccupation devrait rester valable ailleurs.
 - les accueillant-e-s pourraient tourner et sauraient que leur présence implique un gros travail d'accompagnement.
 - il s'agirait de fournir des outils aux gens pour qu'ils accèdent à leur propre autonomie, et pas de leur imposer un modèle et de les en rendre dépendants.

LES CHEF-FE-S :

COMMENT S'EN DEBARASSER ?

CE TABLEAU A ÉTÉ RÉALISÉ PAR LA CARAVELLE CN STA PE A MARSEILLE...

(complétez le tableau)

CE QUI N'EST PAS DIT DANS CE TABLEAU
Ce tableau a été réalisé à partir de PRESUPPOSES, de principes de base implicites, qui mériteraient peut-être d'être développés.
ON VEUT PAS DE CHEF-FE-S dans nos collectifs.
Ca paraît évident mais ça ne l'est pas pour tout le monde. Certain-e-s pensent qu'il y a des talents naturels (ou culturels : l'âge, l'expérience...) pour dynamiser un groupe, le rendre plus efficace, le faire avancer plus vite vers la révolution ou vers le bonheur...

(SANS TITRE VOUS OFFRE CE POSTER. ACCROCHER dans votre ☺)

TYPE de POUVOIR à diffuser dans l'ensemble du collectif	EXÈS de POUVOIR la situation du/dela chef-fe	LUTTE contre cet excès de pouvoir que le/la chef-fe peut mener
<p>L'INITIATIVE</p> <p>Il correspond à la capacité d'agir par soi-même, d'avoir et de lancer des idées, de prendre les devants.</p>	<p>1 personne (ou seules peu de personnes), a cette capacité dans le collectif. Elle tire le groupe, l'entraîne, lui donne de l'énergie. Elle paraît infaillible. Quand elle n'est pas là, le collectif est un peu inerte / paumé.</p>	<p>se mettre en retrait, ne pas se jeter systématiquement sur le premier truc à faire, quitter momentanément le groupe, montrer ses failles, être moins exigeant-e / plus tolérant-e / plus confiant-e envers les autres membres du collectif, cesser de craindre que sans ellui, les choses seront forcément mal faites.</p>
<p>L'INFORMATION</p> <p>l'un des outils nécessaires pour prendre des initiatives.</p>	<p>quand une seule personne (ou une minorité de personnes) dans le collectif a toutes les infos importantes dans la tête. Elle devient une personne référente, indispensable.</p>	<p>transmettre ces infos aux autres gens du collectif, aussi souvent que possible, par oral et surtout par écrit (pour qu'elles soient accessibles tout le temps par tout le monde).</p>
<p>LA COMPÉTENCE</p> <p>les savoirs techniques ou manuels, sont d'autres outils nécessaires pour prendre des initiatives.</p>	<p>quand une seule personne (ou une minorité) détient les compétences nécessaires au collectif par exemple, bricoler l'électricité, écrire un tract, faire une affiche, parler en public... Cette personne devient spécialiste et indispensable.</p>	<p>transmettre sa compétence dès que possible. être disponible pour cette transmission : se mettre à la portée des autres, ne pas les mépriser, ni les envoyer chier, quand illes posent des questions.</p>
<p>LA PRESENCE</p> <p>physique dans les moments de l'aventure collective.</p>	<p>une seule personne (ou une minorité) est toujours présente Elle est la seule à voir et à vivre tous les moments de l'aventure collective (réunions, actions...) : elle en connaît et maîtrise tous les détails. Elle fait partie du collectif plus que quiconque.</p>	<p>prendre des vacances, s'absenter, arriver en retard... Se rappeler qu'il peut y avoir d'autres choses à faire, d'autres choses dans la vie que cette aventure collective.</p>
<p>LA PAROLE</p> <p>la capacité de se manifester, s'exprimer, se mettre en avant.</p>	<p>quand une personne parle beaucoup, longuement, écoute peu, coupe souvent la parole aux autres..</p>	<p>Ce qu'elle peut faire pour se soigner, c'est apprendre à se taire, à écouter, à laisser des blancs, dans la conversation ou avant de prendre la parole en réunion...</p>
<p>LA COORDINATION</p> <p>vision globale de l'aventure collective et de ses priorités.</p>	<p>quand une personne (ou une minorité) s'occupe toujours de rappeler des dates importantes (par téléphone...), de lancer les réunions, de tenir l'ordre du jour, de poser les questions, de recentrer les débats...</p>	<p>ne pas se jeter sans cesse sur ce rôle... Et se préoccuper de partager sa vision globale de la situation.</p>

IL NE SUFFIT PAS DE SE DIRE ANTI-AUTORITAIRES...
Même dans les collectifs qui se proclament anti-autoritaires, il y a des situations de pouvoir... C'est pas parce qu'on a aboli la hiérarchie, les postes d'autorité, dans le groupe (au niveau explicite) que hop, spontanément, comme par magie, on se libère d'un coup de 20 ans et plus de conditionnements, que nos comportements changent de A à Z... La lutte contre le pouvoir est une affaire quotidienne, de conscience, d'attention...

Y'A PAS DE VICTIMES du pouvoir dans un collectif autogéré :
tou-te-s responsables, tou-te-s coupables, d'une situation de pouvoir. Les dominant-e-s autant que les dominé-e-s. L'effort pour changer la donne doit venir de tout le monde, sans exception, sinon ça marche pas (à moins d'en venir au conflit). La motivation pour combattre la situation de pouvoir peut être partagée par tou-te-s, et on a la chance d'être dans un milieu où a priori c'est le cas : les "chef-fe-s" parmi nous se disent parfois (souvent?) rongé-e-s par leur position.

MAIS Y'A DES CONDITIONNEMENTS. Par exemple la domination est genrée : masculine, elle peut aussi s'exprimer par une femme de façon masculine... son sens n'est toutefois pas le même. Et cette forme de domination peut se retrouver à travers toutes celles évoquées dans le tableau, en toile de fond.

Ce tableau a des LIMITES : attention attention.

CE TABLEAU EST TRES BO. (modestement.)

Ou plus précisément, il peut paraître très abouti : il ne l'est pas.

Il est là pour être gribouillé, griffonné, grignoté. Contesté. Work in progress, amig@

CE TABLEAU EST TRES TECHNIQUE. Trop. On dirait un code de la route.

Il ne couvre pas plein d'aspects du pouvoir : l'aspect historique, éducatif, linguistique, psychologique... D'autres aspects qui sont sans doute essentielles à comprendre, et à "travailler", pour changer des choses.

CE TABLEAU EST UN TABLEAU. Les situations réelles et humaines n'ont rien à voir avec des tableaux, elles sont bien plus complexes.

Le but en lisant ce tableau n'est pas d'arriver à se classer, soi ou son collectif, dans une de ses cases. C'est simplement d'acquérir quelques outils, quelques pistes, quelques idées, pour ensuite comprendre ce qu'on vit, se clarifier un instant la cervelle arriver un moment à formuler des choses, pour ensuite mieux revenir à la perception très particulière de la situation très singulière où on se trouve. Entendons-nous bien, ce tableau n'est qu'un outil heuristique, dans le sens idéalotypique-wébérien du terme, n'est-ce pas. C'est entendu ?

LUTTE QUE PEUVENT mener LES AUTRES (les dominées)	SOLUTION COLLECTIVE POSSIBLE
prendre confiance en soi, se lancer, se jeter à l'eau, ne pas se reposer sur l'énergie /les idées / la toute-puissance d'un-e seul-e (ou de quelques-un-e-s).	créer un climat de confiance où l'on accepte les tentatives, les échecs, les faiblesses. Ca peut aussi être identifier collectivement les différentes choses à faire ou à prendre en main, et formuler clairement, pour chacune, QUI s'en charge, histoire de montrer puis d'éviter que toutes les tâches soient accaparé-e-s par un-e seul-e ou quelques-un-e-s.
s'approprier l'information, ne pas se reposer sur des personnes référentes qu'on questionne quand on en a besoin.	créer des outils d'information collective : panneaux, cahiers, agendas, répertoires, dossiers juridiques..
Ce que peuvent faire les dominé-e-s, c'est se munir d'une certaine curiosité : trouver l'envie d'acquérir au moins quelques autres compétences que la leur. Et c'est solliciter l'a transmission de compétence par lae compétent-e.	instaurer ou généraliser les échanges de savoir dans la vie du collectif. Par exemple, faire en sorte que pour chaque tâche, il y ait 2 "exécutant-e-s" : l'un-e compétent-e, et l'autre qui a envie d'apprendre.
ne pas oublier, quand lae dominant-e est absente ou en retard, de ne pas l'attendre ! pour agir ou commencer. Ca peut être, aussi, faire des réunions non-mixtes dominé-e-s (par exemple, dans un squat, non-habitant-e-s), où la présence de dominant-e-s est exclue..	choisir la non-permanence (par exemple, dans un squat "d'activités", pas d'habitant-e-s fixes)...
apprendre à prendre la parole, se défendre quand illes se la font couper, oser prendre la parole en réunion quand il y a des silences...	créer un climat où ceux qui ont des difficultés à s'exprimer sont écouté-e-s, respecté-e-s, pris-es en compte, aidé-e-s. Ca peut aussi être, pour les réunions, trouver des systèmes égalitaires de prise de parole (main levée pour demander la parole, tours de parole, tours de table, objet-relais de parole, temps de parole limité, etc., selon les situations).
c'est justement acquérir cette vision globale de l'aventure et des urgences, et ne pas se blottir dans le rôle d'exécutant-e.	à chaque réunion par exemple, c'est d'instaurer un rôle de médiatrice, QUI TOURNE, pour que ce ne soit pas implicitement les mêmes qui s'y collent ou qu'on y colle.

Comment s'éloigner de la spécialisation ?

OÙ IL EST QUESTION DE SUPER-WO-MEN PLEIN DE POUVOIRS

* Dialogue de sourd-e-s (fictif mais très réaliste) :

- “ - Si j'ai plus le droit de me spécialiser, ça veut dire que je dois réprimer mes envies ?
- Non, mais tu dois être conscient que tu exerces un pouvoir sur les autres, que tu les rends dépendant-e-s de toi.
- Oui mais moi j'ai mes goûts, j'ai envie d'approfondir certains domaines...
- Mais peut-être que de nouvelles envies dans de nouveaux domaines pourraient te venir si on t'y initie.
- Oui mais, j'ai pas envie de sauter d'un truc à l'autre sans rien approfondir. ”

* Et pour les entendant-e-s :

La question de la spécialisation pose des problèmes moraux autant que pratiques...

- ce qu'on entend par non-spécialisation, ce n'est pas s'empêcher d'approfondir des domaines, c'est s'empêcher de se réduire à un rôle, une fonction, un métier, une spécialité <-> se permettre de découvrir ses multiples compétences -> épanouissement
- c'est sortir du conditionnement qui fait que les femmes se spécialisent dans la cuisine et les hommes dans la mécanique
- c'est sortir de la hiérarchisation des tâches. Les différentes tâches spécialisées n'ont pas la même portée au niveau social, intellectuel... Si elles sont vraiment réalisées par toute-s, elles ne constituent plus une valorisation ou une dévalorisation de chacun-e
- c'est un garde-fou contre les prises de pouvoir d'un individu sur le collectif (le collectif devient fragile car dépendant d'une personne pour telle ou telle compétence).
- plus les tâches sont collectives, plus l'autogestion peut fonctionner.

* Reste la mise en pratique :

- prendre conscience du pouvoir que peut conférer la spécialisation et le formuler collectivement
- rendre son savoir accessible aux autres -> développer les échanges de savoirs internes au collectif -> développer le plaisir de transmettre son savoir en même temps que celui de l'exercer.
- “ Par exemple, faire en sorte que pour chaque tâche, il y ait 2 “exécutant-e-s” : l'un-e compétent-e, et l'autre qui a envie d'apprendre. ”
- développer des ponts entre tous les domaines qu'on peut appréhender -> aborder un domaine avec la logique d'un autre domaine peut être très riche
- les spécialistes sont utiles voire indispensables en cas d'urgence -> peut-on se libérer de certaines situations d'urgence, par exemple en anticipant ? On laisserait ainsi du temps aux échanges de savoir.

Quelle communication interne des informations ?

OÙ IL EST TOUJOURS QUESTION DE POUVOIR

“ L'organisation collective doit servir à limiter la centralisation du pouvoir, à accroître le pouvoir collectif.

La détention d'information est un pouvoir : l'organisation peut éviter la rétention d'information et, ainsi, répartir le pouvoir sur l'ensemble du collectif. ”

Une communication interne organisée peut être précieuse pour :

- L'efficacité, la rapidité, la commodité (par exemple, on sait ce qu'il y a à faire, on sait qui le fait, on a les moyens de le faire, on s'organise et on gaspille moins de forces).
- On s'éloigne du pouvoir en diffusant les infos dans tout le groupe. Ainsi tout le monde a les clés en main pour agir. On s'éloigne du système de spécialisation, où certain-e-s détiennent les compétences et les infos dans un domaine, et donc deviennent indispensables.
- On élargit le groupe d'acteurices. Difficile de s'investir dans un nouveau projet quand on se sent impuissant-e, beaucoup moins efficace que le noyau d'activistes très informé-e-s...

Il est évident que **la première étape**, pour améliorer la communication interne des informations, **est d'être tou-te-s motivé-e pour s'y atteler.**

D'abord parce que pour qu'une communication fonctionne, il faut que tou-te-s les communicant-e-s, sans exception, fassent un effort : les émettriceurs autant que les récepteurices, l'expression autant que l'écoute. Sinon, adieu dialogue. Par exemple, il suffit ne serait-ce que d'une personne, non motivé-e par la communication dans le groupe, pour bloquer, par sa seule force d'inertie, le circuit interne d'information. L'obstacle qu'elle pose à la communication ne découle pas de son action, mais de sa simple passivité : l'information s'arrête quand elle passe par des canaux qui ne coopèrent pas. Ensuite, le seul fait de comprendre intimement la nécessité et l'intérêt de partager ce pouvoir qu'est l'information, suffit souvent à améliorer grandement la communication. Les personnes convaincues (et donc motivées) par l'importance du processus de circulation des infos ont peut-être déjà acquis une subjectivité, une spontanéité, qui leur permet d'inventer leurs propres modes de communication interne, et de les modifier à loisir, sans jamais en perdre de vue l'esprit.

Les informations qu'on veut diffuser dans le groupe : comment faire en sorte qu'elles arrivent à tout le monde ?

- L'oral peut être un système marquant car il est très humain. On retiendra facilement l'info dont on a un minimum discuté avec une personne. _En revanche, dans les “ grands ” groupes (au-delà de 6, 7 personnes ?...), il devient long et rébarbatif de répéter la même chose à chaque individu, et on finit vite par en oublier certain-e-s...
- Les avantages de l'écrit (par exemple, un panneau d'information) sont le gain de temps (on consigne l'info une seule fois pour tou-te-s) et la permanence (l'info reste continuellement disponible).

Mais il n'est pas toujours évident qu'un panneau fonctionne... :

- il doit être archi-visible : à hauteur d'yeux, dans un lieu de passage (le hall...) ou de glande (la machine à café...) (non c'est une blague, le téléphone...).
- il doit être régulièrement “ nettoyé ”, des infos dépassées par exemple, il ne doit pas être surchargé, sinon il ne donne pas envie de le lire.
- il doit y avoir du papier et des stylos à disposition et à proximité immédiate, sinon ça représente un effort que de consigner l'info, on le fait pas si on est pressé-e...

Le panneau peut aussi être le cahier du téléphone, où l'on note à la fois les messages personnels, à la fois les infos pour le collectif (les messages persos servant d'appât ! héhéhé...).

L'information qu'on recherche : l'important est que tout le monde sache où la trouver, qu'en cas d'urgence elle soit facile et rapide d'accès. Par exemple :

- dossiers/casiers avec les infos juridiques concernant le squat...
- agenda avec le détail des prochains événements prévus...
- carnet d'adresses, avec dedans une " liste d'urgence " d'ami-e-s, les coordonnées de diverses institutions impliquées dans l'histoire du squat, une liste de soutiens (assos, syndicats...), des adresses de plans récup, etc...

Les débats de fond

On oublie trop souvent de prendre des moments pour remettre en question ensemble ce qu'on fait ou vit et la façon dont on le fait ou vit... Pour se dire ce qui ne va pas dans le fonctionnement ... Pour faire des bilans à mi-chemin et préciser ce qu'on recherche ensemble au fur et à mesure.

Le problème c'est que certain-e-s sont déjà surchargé-e-s de réunions, et que le rajout de réunions, même pour les débats de fond, est rarement accueilli par des exclamations de joie...

Une idée peut être de faire des " **sondages** ".

Par exemple, sur un débat de fond : on identifie des questions (et on en rajoute en cours de route si besoin est). On discute de ces questions par deux. On prend des notes. A la fin de toutes les discussions en petits groupes, on rassemble les notes pour résumer les différents points de vue. On affiche ces résumés (par exemple sur le panneau...).

Les avantages de ce mode de discussion :

- On est libre de discuter dans des moments improvisés (il est souvent difficile de trouver et de prévoir une heure de discussion qui convienne à 6 ou 7 personnes, alors qu'à 2 on peut s'y mettre ici ou là, quand on le sent).
- Il est plus facile et plus agréable de converser à deux plutôt qu'en assemblée, surtout pour des sujets chauds. En effet, la confrontation (pour les sujets chauds en question) se fait au travers des résumés sur le mur plutôt qu'en assemblée, ce qui est souvent plus constructif : " l'affrontement " ne dépend plus de l'habileté des grandes gueules à parler plus fort. Et sur le mur on lit le point de vue de " l'adversaire " de bout en bout : on ne peut ni le couper ni omettre de l'écouter.
- En utilisant les " sondages " pour préparer des questions délicates, qui soulèvent habituellement des heures de débat en réunions, on peut raccourcir amplement ces réunions : tout le monde a déjà un peu réfléchi à la question, connaît les autres avis, le débat ira plus vite à l'essentiel.

Le problème des " sondages ", par contre, c'est que c'est long... Il vaut mieux qu'il n'y ait pas qu'un-e seul-e sondeur-euse, sinon lae pauvre s'épuise. L'idéal bien sûr c'est que plusieurs soient motivé-e-s pour impulser les discussions par paire, prendre les notes, les résumer.

Quels moments de discussions/décisions collectives ?

OÙ IL EST QUESTION DE NOTRE AMOUR DES RÉUNIONS

Faut-il faire des réunions ?

- Certains lieux collectifs disent ne pas avoir besoin de réunions : ils sont tournés uniquement vers l'habitation, ils sont petits (moins de 5 personnes...), les gens se croisent sans arrêt, tout le monde semble ouvert aux discussions, et du coup le débat paraît spontané et permanent.
- D'autres lieux sont plus gros (20 personnes...), ils autogèrent des activités publiques, il y a des déséquilibres entre leurs participant-e-s (certain-e-s personnes sont prépondérantes, plus expérimentées, plus souvent présentes...). Souvent le besoin de réunions y paraît plus évident.

Les réunions sont des discussions à plein, nous n'y sommes pas toujours habitué-e-s et la communication n'y est pas facile. Des règles sont parfois mises en place pour faciliter cette communication collective simultanée, pour faire en sorte qu'elle soit une vraie communication, égalitaire, équilibrée, et non des tribunes où les grandes gueules monopolisent la parole, ni des tripots où la discussion part dans tous les sens.

Règles pour de meilleures réunions

La réunion pourrait être vue comme un jeu collectif qui, comme tout jeu, a ses règles (oh le mot tabou). Le but du jeu est d'atteindre un objectif (une réflexion collective, une prise de décision sur tel ou tel sujet...) en étant attentifs-ves à ce que tou-te-s ceux qui le souhaitent puissent s'exprimer, et soient écouté-e-s. Voici différentes idées de règles, qui sont appliquées dans différents lieux :

- Afficher l'ordre du jour de la prochaine réu plusieurs jours à l'avance, pour que chacun-e puisse le compléter, et mûrir son avis sur les différents points.
- Ceux qui proposent des points à l'ordre du jour devraient le faire sous forme de questions claires et précises, et pas juste sous celle de " points dont il faudrait parler " style " le prochain concert ". Sinon le débat part parfois trop dans toutes les directions.
- Faire circuler des écrits (argumentaires, schémas techniques...) avant la réunion pour que tout le monde ait le même niveau d'information et puisse se faire sa propre idée sur tel ou tel point.
- Lire l'ordre du jour au début de la réunion, éventuellement le compléter à ce moment-là.
- Décider d'un ordre d'abordage des différents points, en commençant par les questions les plus importantes. Comme ça on les aborde avec l'esprit frais. Les points relégués en fin de réu sont souvent bâclés, voire zappés. C'est pas grave s'ils sont peu urgents, ils peuvent sans doute être repoussés ou discutés sur le mode informel.
- Limiter au maximum les interventions purement informatives, pour gagner du temps. Si l'on veut informer le collectif, pourquoi ne pas préférer les infos écrites, par exemple sur un panneau.
- Pour alléger les réunions, déplacer autant que possible les thèmes qui ne regardent pas tout le monde, en programmant des réunions spécifiques à ces thèmes, où viendront ceux qui voudront.
- Se fixer une heure de fin. Par exemple l'heure du dîner.
- A la fin de la réu, réserver un moment pour ranger et nettoyer ensemble la pièce : on s'autogère jusqu'au bout.
- Fixer une date régulière pour les réunions (tous les lundis, etc...). Il est souvent long et infructueux de changer la date à chaque fois, selon les disponibilités des un-e-s et des autres... Et une date régulière constitue un repère qui prend plus en compte les personnes moins présentes.

Pour chaque prise de décision, respecter **différents temps du débat**. Par exemple :

- Commencer par noter ensemble les différentes possibilités de réponse à la question (les propositions), entre lesquelles il faudra choisir.
- Débattre.
- Pour marquer une étape dans le débat, visibiliser les avis. Formuler clairement la proposition qui semble la plus sollicitée, et tout le monde exprime son approbation ou sa désapprobation, par exemple, si l'on est nombreux, par un système de gestes (pouce vers le haut ou vers le bas, mains agitées en l'air...).
- Si la proposition ne remporte pas l'unanimité, demander aux réfractaires d'expliquer leurs réticences. Débattre encore.
- Si le débat devient chaud, instaurer des tours de paroles, ou des bâtons de parole (qui empêchent de se

couper la parole), voire des limitations de temps de parole...

- Si vraiment aucun compromis ne semble pouvoir être atteint, voter ?... (Le problème c'est de savoir comment on détermine le moment où il faut voter...)
- Demander qui a la force et la motivation d'assumer les efforts qu'impliquent la proposition adoptée, pour éviter les ambiguïtés et les rancunes... Plutôt que de se dire vaguement " on le fera " et qu'au bout du compte on le fasse à l'arrache parce qu'on pensait tou-te-s que les autres s'en chargeaient.

Au sujet des **prises de parole**

• **pour ceux qui parlent moins :**

- Se dire que chaque parole est riche dans le sens où elle reflète une autre perception des choses. Il y a autant de perceptions qu'il y a d'individus.
- Ne pas hésiter au départ à prendre la parole même pour simplement reformuler une intervention, ou pour la compléter légèrement. Petit à petit, la parole se fera plus claire et l'intervention plus facile.
- Ne pas hésiter à exprimer son ressenti. Même si tous les arguments semblent avoir été donnés, reste la dimension du ressenti qu'on a trop tendance à oublier et qui enrichit souvent la réflexion et les actes.
- Prendre des notes au préalable sur ce qu'on a envie de dire. En prenant la parole, on se sent plus à l'aise lorsque notre discours est construit et qu'on est sûr-e de ne rien oublier en route.

• **pour ceux qui parlent plus,** c'est presque le contraire (p't être que comme on se sent plus concernés, on a plus développé) :

- Se poser la question de l'utilité de prendre la parole, à chaque fois qu'on en est tenté. Certaines prises de parole n'apportent rien au débat, et ne font que le rallonger. Il est peut-être aussi intéressant de s'attacher à la substance d'une intervention plutôt que de s'arrêter et réagir sur des détails. Mieux vaut souvent le faire en tête-à-tête, après la réunion.
- Tourner 7 fois sa langue dans sa bouche avant de prendre la parole. Penser aux mots qui exprimeront notre avis de la manière la plus claire (pour bien se faire comprendre) et synthétique (pour ne pas appesantir la réunion).
- Laisser toujours un silence avant de prendre la parole, le temps que se manifestent les différentes personnes qui ont envie de parler. Le climat où, quand quelqu'un-e a fini de parler, tout le monde essaye d'enchaîner plus vite, peut être dur, oppressant et épuisant.
- Dans le débat, ne pas mettre en jeu des histoires d'égo, mais des arguments détachés de nous. Ça arrive de dire une bêtise devant tout le monde en réunion, et de s'en rendre compte à l'intervention suivante, qui démolit nos arguments. Il n'y a pas lieu d'être blessé ! Ce qui est contesté, c'est nos arguments, pas notre personne, pas notre intelligence : cela pourrait être clair pour tout le monde, pour la personne " contestée " comme pour celle " contestatrice ". L'important c'est que le débat avance, pas que le groupe nous apporte sa reconnaissance. Reprendre la parole, dans des situations comme ça, ne doit pas servir à se rattraper, se justifier ou se défendre, mais à préciser son argument si l'on sent qu'il n'a pas été bien compris.

L'arbitre (ou président-e de séance, ou maître-sse de cérémonie, ou médiatrice, ou modératrice...) :

C'est la personne qui " cadre " la réunion, en s'assurant que les différentes règles sont bel et bien appliquées. Elle annonce et clôt les différents points à l'ordre du jour, elle surveille l'heure, elle recentre les débats s'il le faut... C'est un pouvoir relatif puisqu'il sert à limiter les prises de pouvoir dans les réunions, à donner du pouvoir aux plus faibles et à renforcer le processus collectif de réunion. Mais c'est un pouvoir quand même, qui ressemble à l'autorité morale du " sage ", du prof ou du chef charismatique... C'est donc un rôle à faire tourner ; s'il n'est pas prévu et formalisé, il est souvent assumé implicitement par une ou deux personnes du collectif, et ne tourne pas.

Une autre raison de le faire tourner, c'est qu'il peut constituer un bon apprentissage : au bout d'un certain temps, peut-être que tou-te-s ceux qui l'auront assumé auront acquis des habitudes et des attentions qui le rendront obsolète. Chaque participant-e à la réunion saura prendre la parole et respecter celle des autres notamment des plus faibles, des moins expérimenté-e-s), garder les objectifs de la réunion en tête et parler à l'essentiel, et enfin, proposer, introduire ou conclure les différents points à l'ordre du jour, c'est-à-dire prendre des responsabilités et des initiatives dans le déroulement de la discussion.

Quelle communication des sentiments ?

OU IL EST QUESTION DE NE PLUS ETRE DUR DE LA FEUILLE ET NOUE DE LA LANGUE

Malheureusement ce thème-là est accaparé par les manuels spiritualisants et par les cravatteux du management... Pas de raison de le leur laisser ! Certains collectifs libertaires ont parmi leurs objectifs de chercher et d'expérimenter des modes de relations conscients et non-oppressants. Ils connaissent et souffrent eux aussi des non-dits, implicites, malentendus, tensions, rancunes, pressions, " explosions ", violences verbales, etc. : explorer des formes attentives de communication peut leur être précieux.

* Pour commencer, plusieurs **interrogations** :

- pourquoi les problèmes de relation et de communication ne sont-ils pas plus pris en compte dans les lieux autogérés ? N'en sommes-nous pas conscient-e-s ? En sommes-nous conscient-e-s mais préférons-nous nous fixer d'autres priorités ?
- ces problèmes relationnels internes ne sont-ils pas une cause d'échec de projets collectifs, autant que les oppressions de l'extérieur ?
- ne sont-ils pas politiques (rapports de pouvoir, manque d'attention, de respect ...) ?
- ne sont-ils pas importants à résoudre pour mieux construire collectivement et s'exprimer vis à vis de l'extérieur ?
- l'une des bases de nos projets collectifs ne devrait-elle pas être le travail sur nos manières de communiquer ?

* Deux **exemples** ... qui contiennent leurs propres questionnements :

- malgré un mode de communication spontané et posé, avec un effort sur l'écoute, les gens ont constaté que des non-dits s'accumulaient : ils ont mis en place un vide-sac hebdomadaire (moment collectif consacré à l'expression et à l'écoute du ressenti de chacun-e).
- formaliser un tel moment dispense-t-il de faire des efforts de communication au quotidien (désamorcer les problèmes dès qu'ils se posent) ?
- à l'inverse, le vide-sac peut-il être un outil pour apprendre à dialoguer, pour construire une nouvelle spontanéité ?
- un mode de communication très direct, parfois véhément, avec peu d'écoute et beaucoup d'interruptions, en réunion par exemple -> l'idée pour certain-e-s est de pousser les personnes à bout, pour qu'elles expriment le fond d'elles-mêmes
- Les dialogues tempérés rendent-ils les relations lisses voire hypocrites ?
- Mais un mode de communication brusque tient-il vraiment compte de la diversité de nos fonctionnements ? N'est-il pas blessant pour certaines personnes ?
- Y'a-t-il contradiction entre communiquer de manière attentive et s'exprimer sincèrement ?
- Faut-il accepter les moments de colère comme des moments chargés de sens (dans la forme plus que dans le fond : on communique une douleur) ? Pourquoi pas, si la grondeuse comme la grondee savent les relativiser pour ensuite pouvoir dialoguer (être attentives et poser ses arguments).
- Tous nos modes de communications sont-ils acceptables si les autres membres du collectif en sont prévenus, les comprennent ?

- * Quelques conseils quant à **la communication de ressentiments** (piochés dans divers textes) :
- Etre clair-e avec soi-même. Savoir ce qu'on sent, pourquoi on le sent, ce qu'on veut, le formuler pour soi, pourquoi pas en l'écrivant, avant de le dire. Sinon difficile d'avoir une communication constructive.
 - Arriver à s'exprimer. Pas toujours facile de dire les malaises en face au lieu de les garder pour soi. S'exprimer régulièrement, pour ne pas accumuler/emmêler trop d'attentes/de rancunes envers quelqu'un-e... Accepter de prendre du temps et des forces régulièrement pour se dire les choses.
 - Arriver à bien s'exprimer. Être clair-e, précis-e, compréhensible.
 - Dans sa tête et dans ses mots, arriver à détacher la cause précise du malaise (un geste, une action de l'autre...) de l'identité globale de celui à qui on fait le reproche (par exemple, plutôt que dire " tu es un-e facho-e ", dire " ton comportement à tel moment m'a blessé pour telle raison ")
 - Arriver à écouter l'autre, sans l'interrompre, en cherchant vraiment à comprendre son raisonnement. Ne pas partir du principe que l'autre a tort et qu'elle ne va dire que des conneries. Arriver à se détacher momentanément de son propre point de vue, et à se mettre à la place de l'autre.

Texte à ce sujet :

- brochure castillanophone " Curarse un@ mism@ sin los peligros de los medicamentos ", de Sumendi (" association pour l'autogestion de la santé "), et sa traduction française, disponible chez Iosk auto-éditions.

Quelle communication vers l'extérieur ?

OU IL EST QUESTION DE FAIRE DE LA RECLAME ET DE SE PASSER OU PAS DES MEDIAS

Pourquoi nos lieux autogérés choisissent-ils de communiquer vers l'extérieur ? Un grand nombre d'inconnu-e-s participeraient-elles à la vie de ces lieux si on les informait de ce qui s'y passe ? Devons-nous développer nos propres outils et stratégies de communication ?

* Quelles relations avec les médias ? Faut-il :

- Jouer avec eux, apprendre à s'en servir comme des armes, pour faire pression sur les autorités par exemple ?
- Jouer avec eux d'une manière jouissive et cohérente, mais pas forcément efficace ? (Par exemple, écrire des communiqués de presse complètement loufoques...)
- Ne les solliciter que dans certains cas d'urgence définis à l'avance, et ne pas répondre aux sollicitations de leur part (avec le risque qu'ils ne viennent jamais, faute de réels contacts au préalable) ?
- Ne pas du tout entrer dans leur jeu et développer nos propres moyens de communication ?

* D'autres modes de communication externe :

- Le bouche à oreille (un mode très humain et marquant, mais long et réduit)
- L'affichage, la diffusion de tracts et de programmes (dans le quartier, auprès des médias alternatifs, dans certains lieux : publics, culturels, associatifs, syndicaux...)
- D'autres encore à inventer (interventions dans la rue...)

Le problème c'est d'**arriver à se faire entendre au milieu du magma d'informations** et de communications qui se déverse tous les jours dans la ville... Si l'on ne peut rivaliser avec les médias et la pub sur l'aspect quantitatif de la diffusion (parce qu'il faut des sous), peut-être le peut-on sur l'aspect qualitatif (originalité, humour...) ?

* Spontanéité ou stratégie ? :

- Les alternatives que nous vivons et développons doivent-elles se propager spontanément, grâce aux contacts personnels (qui sont parfois plus forts) ? A travers nos ami-e-s, puis les leurs, à l'occasion des discussions imprévisibles ?
- Ou bien devons-nous opter pour la stratégie, penser et prévoir la communication, pour faire connaître au maximum de monde ce que nous créons dans notre squat ? Et ne pas enfermer la vie du lieu dans une sphère privée ?
- Penser une stratégie, cela implique-t-il de choisir une " cible ", c'est à dire savoir à qui on s'adresse, pour quelles raisons ... ?
- Est-il possible et bon que ces deux visions de la communication cohabitent (voire coopèrent) dans un même lieu ? Quel équilibre trouver entre les deux ?
- La communication stratégique peut-elle servir de tremplin à la communication spontanée, en attirant des nouvelles/eaux venu-e-s chez nous, et en permettant ainsi le contact personnel, le tissage de liens, avec des gens qui ne font pas partie de notre milieu et de nos clans ? Ou ruine-t-elle au contraire la communication spontanée, en rameutant trop de gens pour que nous puissions être personnellement disponibles pour chacun-e d'entre eux ?

Autres textes à ce sujet :

- article " Exploit the media before they exploit you : fun with press releases ", George Monbiot, <http://www.carbusters.ecn.cz /skillsharing.htm>

Comment sortir de la consommation ?

OÙ IL EST QUESTION D'ARRÊTER D'ENGRAISSER LE SYSTÈME CAPITALISTE

Comment se libérer du système marchand ? Comment l'alimenter le moins possible, maîtriser ses pulsions consommatrices ? Est-ce plus facile à la campagne ? Pourrait-on rassembler entre nous des **astuces d'anti-consommation** ?

Par exemple, voici déjà quelques **pratiques** rencontrées dans certains lieux :

- Bouffe : récups au marché, récups de pain dans les boulangeries, poubelles des supermarchés, jardin potager, ...
- Semences : garder des graines de la dernière récolte peut permettre de constituer une banque de semences à mettre en commun avec d'autres lieux.
- Chauffage : l'Allemagne de l'Est jette ses vieux chauffe-eaux à bois -> certain-e-s ont des camions, les récupèrent et les ramènent. Ces chauffe-eaux réchauffent à la fois l'eau et la pièce.
- Lessive : eau de cendre -> recueillir la cendre d'un foyer alimenté avec du bon bois, la tamiser, la brasser dans un double volume d'eau, laisser reposer. La cendre tombe au fond, il ne reste plus qu'à recueillir l'eau de surface qui constitue une excellente lessive.
- Chiottes : se torcher à l'eau plutôt qu'au PQ, histoire de laisser les arbres tranquilles...

Les espaces de gratuité

Ce sont des espaces où les gens peuvent transmettre des fringues, des objets, etc., gratuitement. Ils servent aussi bien aux habitant-e-s, à leurs ami-e-s de passage, et au " public ", qui peut y accéder aux heures d'ouvertures.

On y dépose ce dont on veut se débarrasser, pour que ça puisse servir à d'autres plutôt que de finir à la décharge. Et on y prend tout ce qu'on veut : on y désapprend à payer.

Le seul risque est que des gens du public se servent et revendent ensuite les biens pour leur profit...

" Les objets qui sont ici sont sortis du marché, ils n'ont pas à y retourner. "

Autres textes sur le sujet :

- Article " l'autonomie conviviale ", dans la revue Silence de mai 2001
- Guide de l'anti-consommateur, D. Koechlin-Schwartz et M. Grapas, Poche, 1975
- Petit article sur la zone de gratuité, dans la " feuille de soins n°2 ", Iosk auto-éditions, 2001

Comment atteindre l'autonomie alimentaire ?

OU NOUS NE PARLONS QUE D'UNE FORME D'AUTONOMIE, EN REGRETTANT DE NE PAS PARLER DES AUTRES

L'autonomie est un concept libertaire dans la mesure où pour vivre sa propre liberté, il faut pouvoir se défaire de l'assujettissement, de la dépendance (à un système, à autrui ...). L'idée est d'entrer en relation avec les autres ou avec la société, par choix, de manière consciente, et pas par habitude ni par dépendance.

L'autonomie concerne donc tous les domaines de la vie, aussi bien alimentaires qu'énergétiques ou affectifs. Nous traitons ici de l'autonomie alimentaire car c'est une préoccupation qui nous semble très présente dans des collectifs, surtout en milieu rural. Mais il peut être intéressant de lire cette page en gardant à l'esprit les autres formes d'autonomie.

Pourquoi rechercher l'autonomie alimentaire ? Peut-elle être un moyen de se passer du travail, des allocations chômage, du RMI ? Peut-elle être un moyen de savoir et de choisir tout ce qu'on mange ? Comment l'atteindre ? Comporte-t-elle des limites ?

Certains collectifs, plutôt végétariens, ont réussi à quasiment **atteindre cette autonomie**, qui se traduit par :

- une grande volonté et un projet collectif clairement porté sur ce point
- une production de légumes suffisante pour nourrir les habitant-e-s, sauf périodes d'afflux de personnes extérieures
- des surplus sur certaines cultures -> envoyés en ville -> échanges -> recherche d'autonomie, pas d'autarcie
- des expérimentations de différents types de cultures -> permaculture, biodynamie ...

* Mais cette autonomie alimentaire ne comporte-t-elle pas certaines **limites** ? :

- au niveau de la quantité de travail que cela représente -> moins de temps partagé, moins de convivialité... -> remplace-t-on alors le travail salarié par un autre ?
- au niveau de la spécialisation que cela peut impliquer
- au niveau des autres aspects du projet collectif -> par exemple, pourquoi privilégier une forme d'autonomie (alimentaire), face à d'autres (énergétique, affective...) ? Est-ce une question de choix stratégique, d'envie ou de capacité ?

* **En ville**, l'autonomie alimentaire paraît impossible, mais il y a d'autres possibilités :

- récuys sur les marchés -> jouer sur le gaspillage de notre société
- solidarité avec les lieux à la campagne -> échanges de légumes, de céréales, contre d'autres services (participation à chantiers,...)
- jardinage -> exemple de compétences et modes de production qu'on peut se réapproprier . Ex : jardin collectif squatté
- caritatif -> inscription au Secours Populaire, Restos du Cœur ...

* Là aussi y'a des **limites** :

- ne reste-t-on pas dépendant du système en se contentant de ses miettes ?
- ne favorise-t-on pas le contrôle social qu'il peut exercer sur nous ?
- problème de la disponibilité des terres en ville
- si on cultive à la périphérie des villes, doit-on polluer avec sa bagnole pour aller jardiner bio?
- Peut-on jardiner bio au milieu des usines et des gaz d'échappements ?

Autres textes à ce sujet :

- Ceux de l'Université d'Ecologie Appliquée et Solidaire, au sujet de l'autonomie énergétique.
- Brochure " Voyage au cœur des normes relationnelles ", printemps 2002, au sujet de l'autonomie

Quels liens ville-campagne ?

OU IL EST QUESTION DE PEU DE CHOSES MALHEUREUSEMENT

Formes de liens existant entre lieux en ville et lieux à la campagne :

- liens forts entretenus par les amitiés, les zines...

- **circulation des personnes**
 - les ruralaux ont un pied-à-terre dans les lieux en ville pour les périodes où illes veulent s'y rendre pour un petit boulot / une récup / des cours / d'autres activités en ville...
 - Les urbain-e-s ont un pied-à-terre dans les lieux à la campagne pour pouvoir y respirer, y plonger les mains dans la terre...
 - Les un-e-s et les autres participent mutuellement à leurs activités : chantiers collectifs, évènements dans les squats d'activités...

- **dons/échanges** d'objets ou d'aliments :
 - les ruralaux profitent des récupés de matériaux en ville...
 - les urbain-e-s profitent des légumes cultivés à la campagne, du bois de chauffage ramassé dans la forêt, des châtaignes et autres cueillettes sauvages...

Faut-il envisager la légalisation de nos squats ?

OÙ IL EST QUESTION D'UN SEUIL ENTRE COMPROMIS ET COMPROMISSION

D'un côté

* Légalisation = un peu de stabilité dans un monde des squats très éphémère, fragile ? Un cadre propice à des projets à plus long terme ?

* Légalisation = une gestion de nos forces ?

Rester dans l'illégalité bouffe nos forces -> combat permanent, intense. Les gens sont tellement crevés qu'au bout d'un moment ils abandonnent et se rangent.

* Légalisation = + d'accessibilité et + de lieux ?

Viennent alors des gens qui dans un contexte de clandestinité ne les auraient jamais connus.

* Légalisation = une base arrière sûre pour soutenir les squats et en ouvrir de nouveaux, lancer de nouveaux projets ?

D'un autre

* Légalisation = changement de comportement par rapport au lieu ?

On devient "responsable" devant les autorités. On se rapproche de la condition de locataire, qui doit faire gaffe à :

- respecter la loi -> les autorités ont un droit de regard sur ce qu'on fait

- respecter les normes -> ça représente autant de boulot que se battre contre les expulsions

- faire de grosses dépenses (pour la mise aux normes...) -> ça implique des rentrées d'argent, donc une plus grande dépendance au système marchand

* Légalisation = division ? Les collectifs sont en concurrence (monter un dossier) et les autorités en position de généreux donateur-arbitre-roi (octroyer des baux gratuits).

* Légalisation = assouplissement ?

Avec le confort, le mouvement s'endort et résiste moins quand les autorités décident d'expulser.

D'un troisième :

- comment se battre dans l'illégalité tout en se ménageant des forces ? comment un mouvement fragile, dont les actrices s'épuisent, peut ne pas mourir ? faut-il penser et assurer une " relève " ? se préoccuper de la transmission ?

- peut-on préserver une dimension politique et contestataire dans la légalisation ?

- quelle interaction entre lieux légaux et illégaux ? peuvent-ils se soutenir mutuellement ? par exemple en se faisant profiter les uns autres des avantages de leur situation particulière ?

➔ les lieux légaux peuvent affirmer publiquement leur soutien aux lieux illégaux, informer constamment leurs visiteuses de ce qui s'y passe...

➔ les lieux illégaux peuvent rappeler et réinsuffler une dynamique de lutte aux lieux légaux qui risquent de s'endormir, en les sollicitant régulièrement...

Autres textes sur le sujet :

- " La Monseigneur ", nov.2001, dossier sur la légalisation des squats

- " Cette semaine ", mai-juin 2000, article " squats : lutter ou se légaliser ? ", également repris dans " Squat-textes ".

- Réponse à cet article de squatteuses du Saumaise, été 2000

- " Table ronde 4 1/2 ", février 2002, à propos du colloque " Nouveaux territoires de l'art " et des tendances récupératrices de l'Etat-providence

Pourquoi féminiser le texte ?

Par " féminiser " le langage, on entend bousculer cette bonne vieille grammaire, qui voudrait faire primer le masculin sur le féminin. Cet état de fait n'est pas anodin. Le langage est un reflet de notre société patriarcale : il entretient la domination d'un genre sur l'autre. Parce qu'il est notre premier mode d'expression, il a une fonction fondamentale, et peut être utilisé à bien des fins. S'il est structuré, le langage est également structurant : il conditionne notre pensée, la formate, il guide notre vision du monde. Remodeler le langage c'est refuser une domination, construire d'autres inconscients collectifs.

Pourquoi un prix libre ?

Nous diffuserons cette brochure gratuitement tant que nous en aurons les moyens, parce que l'argent dans nos poches ça empeste et ça troue nos bas de laine. D'autres peuvent la diffuser à prix libre, " dans la mesure où peut l'être un prix ", pour cajoler les besoins de la diffuseuse et les moyens du lecteur. On n'aime pas l'échange minutieux, comptabilisé, craintif, on préfère les cadeaux, on n'aime pas les rapports marchands, on aime les passions, les dons et le vol des hypermarchés. Le profit qu'on attend de cette brochure est le plaisir de la voir alimenter des vies et des pensées.

Toutes ces questions sont très présentes dans les squats, puisqu'elles touchent à la pratique de l'autogestion, on s'est dit qu'on se sentait un peu isolé-e-s sur ces réflexions, parce que dans les revues anars et totos et tout et toute on parle beaucoup de lutte et de théories mais peu de pratiques, et que même dans les squats le temps ou l'envie de se poser ces questions en face manquent souvent... Avis : on recherche des textes, des récits, des mémoires de pratiques quotidiennes de l'autogestion, on en trouve pas tant, et on se dit qu'il peut être précieux d'avoir des exemples de ce qui se fait ou s'est fait ou ailleurs... de comment d'autres groupes ont résolu les obstacles auxquels on se heurte sur ce terrain... Peut-être devrions-nous déjà noter puis mettre en commun, entre squats et autres lieux autogérés, nos propres expériences et questionnements et problèmes et solutions ?

Groupement d'Action et de Réflexion AnarchoSyndicaliste

Comment nous contacter ?

Groupe syndical GARAS de Tours :

Pour nous rencontrer ou recevoir gratuitement et sans engagement 3 numéros de notre Lettre de liaison, écrivez à :

STSET, BP 31303, 37013 TOURS cedex 1

ou envoyez un e-mail à : garas_tours@hotmail.com

Sur le plan national :

- par e-mail : garas@altern.org
- Par la poste : écrivez à Tours, qui transmettra (adresse ci-dessus)
- Site internet du GARAS : <http://garas.over-blog.org>

Prix libre

Nous refusons toute subvention financière de l'État et du patronat pour garder notre indépendance